

Michel Brault en DVD

Robert Daudelin

Numéro 127, juin–juillet 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2006). Compte rendu de [Michel Brault en DVD]. *24 images*, (127), 4-5.

Michel Brault en DVD

par Robert Daudelin

Préparé en étroite collaboration avec le cinéaste et lancé à l'occasion des Rendez-vous du cinéma québécois de février dernier, cet imposant coffret de cinq disques nous emmène des *Raquetteurs* (1958) aux *Ordres* (1974), avec détour obligé par ces références essentielles que sont devenues *Pour la suite du monde* (1963), *Entre la mer et l'eau douce* (1967) et *L'Acadie l'Acadie?!?* (1971).

Comme l'écrit fort justement André Loiseleur dans son texte de présentation du livret d'accompagnement : « Retracer la carrière de Brault n'est rien de moins que de revisiter toute l'histoire du cinéma québécois moderne ». La pertinence d'une édition DVD des films de Michel Brault n'échappera à personne et les quinze films ici réunis balisent éloquemment une carrière faste qui s'étend sur plus de cinquante ans – on oublie trop souvent que la carrière « professionnelle » de Brault a commencé aux côtés de Jean-Yves Bigras sur *La petite Aurore, l'enfant martyr*.

Souvent, lors de l'acquisition d'un nouveau DVD, surtout s'il s'agit de l'édition d'œuvres bien connues, nous allons spontanément prendre connaissance des suppléments. Ainsi en est-il du coffret Brault et, pour notre plus grand plaisir, le cinquième disque contient deux documents inédits, spécialement produits pour compléter le coffret, et tous deux d'une qualité exceptionnelle. *Le direct avant la lettre* de Denys Desjardins est, comme son titre l'indique, un retour sur la genèse du cinéma direct tel que l'ont pratiqué et, en bonne partie, inventé Michel Brault et ses amis de l'ONF à la fin des années 1950. Prenant appui sur des entrevues avec certains artisans québécois (Brault, bien entendu, mais aussi, entre autres, Marcel Carrière, Fernand Dansereau et Guy Fournier, dont on oublie trop facilement la place dans cette aventure) de cette réinvention du cinéma, abondamment illustrées d'extraits pertinents, le film fait aussi fort bon usage de deux entretiens avec Wolf Koenig et Terence Macartney-Filgate qui éclairent brillamment les rapports restés obscurs entre *candid eye* et cinéma direct. Par la force des choses *Le direct avant la*

lettre fait figure de suite ou de complément au très estimable *Cinéma vérité* de Peter Wintonick, mais en aucune façon ne fait-il double emploi : plus centré sur son sujet qu'il circonscrit bien dans le temps, le film de Desjardins est d'ores et déjà un apport décisif à l'histoire d'un moment déterminant du cinéma moderne.

L'autre bonne surprise, et elle est de taille, a pour titre intrigant *Le cheval de Troie de l'esthétique*. C'est de fait un très long entretien avec Michel Brault, qui va de sa petite enfance jusqu'à la sortie des *Ordres*. Le mot entretien est d'ailleurs ici un peu abusif : sans vouloir enlever quelque mérite que ce soit à Gilles Noël dont le nom apparaît comme réalisateur de ce document exceptionnel, il s'agit davantage d'un soliloque, Brault faisant son bilan face à la caméra – dont il choisit lui-même la focale ! Et quel bilan ! Il faut dire que la carrière de Brault s'y prête, mais aussi que le cinéaste peut désormais prendre suffisamment de recul pour poser un regard critique sur son travail, expliquer ses choix et nous transmettre des informations de première main sur un moment majeur de l'histoire de notre cinéma. Il s'agit, entre autres, de l'histoire des *Raquetteurs*, film-clé s'il en fut jamais un, où Brault, révélant les procédés de sa « fabrication », en relativise l'importance vis-à-vis de l'émergence du cinéma direct tout en rendant le film encore plus attachant ; ou de *Pour la suite du monde*, où les nombreux exemples de mise en situation bien expliqués par le cinéaste apportent un éclairage particulièrement précieux sur un film qui n'a pas fini de nous livrer ses richesses ; ou encore de *Chronique d'un été* de Rouch et Morin, expérience déterminante dans la carrière du cinéaste, notamment dans sa compréhension du rôle d'acteur de la caméra – ce qui amènera Brault à imposer le terme « vécu et joué » au générique de fin de *Pour la suite du monde*. À une autre échelle, la description des années d'apprentissage auprès de Claude Jutra (Ah ! la belle image de Brault avec la Bolex de *Pierrot des bois*...) est révélatrice du parcours des cinéastes de cette génération ; c'est aussi le témoignage émouvant d'une belle amitié. Parlant d'abondance, sans nostalgie, mais



Pour la suite du monde (1963).

avec un bonheur évident d'avoir vécu cette grande aventure, Brault se résume en disant simplement : « J'ai participé à la conquête du cinéma léger ».

Quant aux films... Est-ce nécessaire d'insister? Tout est à voir. Si l'on veut respecter la chronologie, on commencera par *Les raquetteurs* qu'il fait toujours bon de revoir. Mais on pourra aussi prétendre qu'on est à Cannes en 1963 et voir *Pour la suite du monde* avec sous-titres français (!) dans de très beaux noirs et blancs remastérisés sous la surveillance de Brault. Plus d'un cinéphile découvrira sans doute dans ce coffret l'une des œuvres majeures du cinéaste, qui est aussi l'un des très grands films de l'histoire du cinéma québécois : *Entre la mer et l'eau douce*. Également remastérisé avec la collaboration du cinéaste et une piste sonore débarrassée de ses parasites, mais respectant l'enregistrement monophonique d'origine, le film, quel que soit son poids historique – par rapport à l'histoire du Québec, comme par rapport à l'histoire du cinéma – n'a pas pris une ride. Geneviève Bujold est toujours aussi frêle et émouvante; les images de Gosselin, Brault et Labrecque, encore plus belles que dans notre souvenir; l'usage des non-professionnels, d'une justesse exceptionnelle. Ce « petit » film est aussi l'un des mariages les

plus réussis du cinéma direct et de la fiction : tout ce que Brault a appris en tournant *Pour la suite du monde* est ici réinvesti avec une invention constante qui fait régulièrement appel à l'improvisation, la séquence inoubliable de Claude et Geneviève dans l'escalier en étant l'exemple le plus éloquent.



Entre la mer et l'eau douce (1967).

La sélection se clôt avec *Les ordres*, un film unanimement reconnu comme l'un des grands films de l'histoire du cinéma québécois et l'œuvre la plus ambitieuse de la filmographie de Brault, par son sujet (l'impact sur les civils de la loi dite des mesures de guerre de l'automne 1970) aussi bien que par son écriture – qui valut au cinéaste le prix de la mise en scène au festival de Cannes de 1975. Si la galerie de personnages demeure atta-

chante, l'espèce de résignation qui imprègne le discours humaniste du film passe assez mal face à ce moment proprement honteux de l'histoire canado-québécoise. Par contre la mise en scène, contrairement à nos craintes, n'a pas vieilli et les choix d'écriture gardent toute leur pertinence – Robert Lévesque avait bien raison d'écrire à l'époque que le film ne fait « aucune concession à la facilité, à l'effet, au spectaculaire ». Comme toujours chez Brault, la description du quotidien est d'une grande justesse et c'est là que le film prend tout son poids. Le travail de remastérisation, peut-être à cause de l'alternance noir et blanc-couleur, m'est apparu moins précis que dans les autres titres.

Le coffret inclut un petit livre de 104 pages où textes et témoignages viennent baliser le parcours du cinéaste. Souvent contemporains de la sortie des films, ces textes ont l'intérêt de n'être pas que des textes élogieux; par ailleurs, on a eu la bonne idée de faire place à quelques auteurs anglophones (canadiens et américains) dont les points de vue valent assurément le détour. Enfin, quelques textes inédits (dont un témoignage, aussi passionné que passionnant, du directeur photo Michel La Veaux), commandés pour l'occasion, viennent actualiser un ensemble aussi riche que diversifié. ■

LE CINÉMA DE MICHEL BRAULT, À L'IMAGE D'UNE NATION

André Loiselle, L'Harmattan, 2005, 342 p.

À part le court ouvrage que j'ai commis en 1972, que l'auteur cite abondamment d'ailleurs, il n'existait aucune étude sur l'œuvre de Michel Brault à ce jour. Ce livre d'André Loiselle se propose de mettre en lumière, à sa façon, la contribution inestimable au cinéma québécois et à l'histoire du Québec de ce grand cinéaste. En effet, à travers l'étude de quelques films phares, il vise à faire ressortir les liens intimes existant entre la pratique cinématographique de Michel Brault et l'histoire du Québec en constante évolution, du « Canada français » à l'affirmation du fait québécois. Se voulant autant historien que cinéphile, Loiselle avance même que Michel Brault aura été « un témoin qui a eu recours à la caméra pour documenter l'affirmation nationale d'une collectivité façonnée en grande partie par sa propre expression cinématographique ». Attentif à dégager

une signification des images et des sons tout en exposant les contradictions d'un Québec d'abord tiraillé entre les figures d'autorité du passé et les appels de la modernité, l'auteur se fait convaincant dans l'exposé de sa thèse dans les deux premiers chapitres, mais il en vient rapidement à errer ensuite en faisant preuve de moins de rigueur. On cesse même tout net de le suivre quand, au cinquième chapitre consacré aux années 1980 et suivantes, il tente de nous convaincre que le Québec, à l'image des derniers films moins réussis de Michel Brault, est devenu nostalgique du passé, gangrené par le syndrome de la ceinture fléchée, plus refermé sur lui-même, moins internationaliste et moins progressiste. Peu ou mal documenté, l'auteur cesse alors d'être historien pour céder à la complaisance et à la facilité en accumulant les clichés et les

préjugés du Canada anglais à l'endroit du Québec, sur la base de détails qu'il monte en épingle et de citations hors contexte. Des lectures plus diversifiées (de John F. Conway à Robin Philpot, en passant par Neil Bissoondath, Claude Corbo, etc.) lui auraient évité cet écueil. Aussi, ne maîtrisant pas des notions aussi élémentaires que celles de langue et de dialecte, il en arrive même à dire des âneries au sujet de la langue parlée au Québec. Dans la foulée, on ne peut qu'être gêné par les trop nombreuses fautes de français et les coquilles qui entachent l'ensemble de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, cet essai demeure intéressant, alors qu'il se permet de remettre les pendules à l'heure relativement au rôle capital joué par Michel Brault dans *Pour la suite du monde* et qu'il se concentre sur le cinéma. – Gilles Marsolais